

# *Le plateau de Grand-Mère*



CENTRE FORA en collaboration avec

MOI,  
J'APPREND  
S

# *Le plateau de Grand-Mère*

Roman

Colette St-Denis



CENTRE FORA

en collaboration avec  
le Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends

**MOI,  
J'  
APPRENDS**

Sudbury (Ontario)

1998

Données de catalogage avant publication (Canada)

St-Denis, Colette

Le plateau de Grand-Mère

Pour les apprenants adultes.

ISBN 2-921706-75-X

1. Lectures et morceaux choisis pour nouveaux alphabétisés.

2. Livres en gros caractères. I. Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation. II. Titre.

PC2117.S22 1998

448.6'2

C98-901144-5

**Gestion du projet :** Suzanne Benoit, coordonnatrice du Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends

**Traitement de texte :** Donna Mathieu,  
Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends

**Photographie de la couverture :** fournie par Colette St-Denis

**Édition, publication et impression :**

Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation (Centre FORA)

**Distribution :**

Centre FORA

432, avenue Westmount, unité H

Sudbury (Ontario) P3A 5Z8

Tél. : 705•524•3672

Télééc. : 705•524•8535

Courriel : ti-guy@centrefora.on.ca

Site Web : <http://www.centrefora.on.ca>

Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends

1468, rue Laurier

Rockland (Ontario) K4K 1C7

Tél. : 613•446•5312

Télééc. : 613•446•7898

Courriel : sbenoit1@ican.net

Site Web : <http://www.nald.ca>

Le Centre FORA et le Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends remercient le Secrétariat national à l'alphabétisation du Développement des Ressources humaines Canada et la Section d'alphabétisation et de la formation de base, Direction de la préparation au milieu de travail du ministère de l'Éducation et de la Formation de l'Ontario pour leur soutien.

Tous droits réservés. © Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends, 1998  
Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent ouvrage, par quelque procédé que ce soit.

Dépôt légal - quatrième trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec


## Remerciements

Le Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends remercie le **Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation** (Centre FORA) de son appui financier et de toutes les heures consacrées à la révision et à l'édition de ce livre.

Il remercie également tous les **membres de la Coalition d'alphabétisation francophone de l'Est ontarien (CAFEO)** pour leur soutien et leur collaboration tout au long du concours :

À LA PAGE, Alexandria;  
Le Centre d'alphabétisation de Prescott, Hawkesbury;  
J'aime apprendre inc., Cornwall;  
La Magie des lettres, Vanier;  
La Route du savoir, Kingston;  
Le Trésor des mots, Orléans.

Le Programme d'alphabétisation et de formation de base est financé par le gouvernement de l'Ontario.



Comme un bon dessert,  
sur le plateau de mes souvenirs,  
je t'offre une tranche de ma vie...

## Introduction

Je crois que chacun de nous est placé sur la terre pour rendre le monde plus beau. C'est pour cela que j'ai choisi d'enseigner. C'est pour cela aussi qu'un jour, j'ai décidé de parrainer un enfant du Tiers-Monde, puis un autre, puis un autre...

Mon travail à temps partiel ne suffit pas à payer tous ces parrainages. J'organise donc des bazars et des ventes pour amasser des fonds. Un jour, une bonne voisine m'a présenté un beau plateau en me disant : «Colette, c'est le plateau de ma grand-mère. Il a plus de cent ans. Il m'est très précieux, mais je suis fière de te l'offrir pour tes petits enfants.»

J'ai pris le plateau et j'ai senti qu'il avait une très grande valeur sentimentale. J'ai aussi pensé qu'il permettrait à un enfant défavorisé de bien manger et d'aller à l'école. Je me suis donc présentée à un "comptoir du collectionneur". La commis a rapidement passé sa main autour du plateau. Elle m'a dit : «Il est écorché. Nous n'achetons pas les objets écorchés.»

C'est tout ce qu'elle pouvait voir dans ce précieux plateau! Pendant quelques secondes, je me suis sentie déçue. Mais très vite une grande joie m'a envahie. Je ne voulais plus vendre ce plateau. Il avait bien trop de valeur. Puis je me suis dit : «Ce plateau a sûrement une histoire. Je vais écrire son histoire.»

Je ne sais pas trop pourquoi, mais j'ai vu une petite fille contemplant ce plateau rempli de beignes. J'ai nommé cette fille Aurore. C'est le nom de ma mère. Dans les semaines qui ont suivi, cette petite Aurore m'a ramenée bien loin dans le passé. Elle m'a fait voir les jeunes

années de ma mère, de ma voisine, de quelques-unes de mes amies. Toutes avaient été orphelines en bas âge. J'ai revécu avec elles leurs années de souffrance, de dur labeur, mais aussi de paix, d'amour, d'espoir, et surtout de courage.

Aurore et les siens ont vite pris de plus en plus de place dans mon esprit, dans mon cœur. J'avais l'impression de vivre avec eux sur la ferme de Pépère.

Quelques semaines plus tard, *LeDroit* publiait une annonce très spéciale : un concours d'écrivains amateurs lancé par le Centre d'alphabétisation Moi, j'apprends. J'ai décidé d'écrire une histoire comme si c'était Aurore qui écrivait ses mémoires. Les événements présentés ont été tirés de la vie de ma famille et de mes amies.

Je dédie ce livre à l'amie qui m'a généreusement offert le plateau de sa grand-mère. Je le dédie à toutes les personnes de sa génération qui ont su rendre le monde tellement plus beau.

Je le dédie aussi à toi, ami lecteur, amie lectrice. C'est maintenant à notre tour de rendre le monde plus beau.

*Colette*



1913 - 1919

## *Mes premières années*

J'ai toujours eu l'impression d'avoir commencé à vivre en 1919. En réalité, je suis née en 1913. Il me reste peu de souvenirs des premières années de ma vie. Cette petite enfance a été sans grands événements marquants. Il me semble que j'ai toujours été entourée de gens qui m'aimaient et qui s'aimaient. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Comme chacun de vous, je ne me souviens pas du jour de ma naissance. Selon mes parents, William et Marie-Louisa St-Louis, ce jour a été merveilleux. Le printemps avait été sombre et pluvieux. Le mois de juin avait commencé avec de la pluie. Mais, au sixième jour du mois de juin 1913, le soleil s'était levé radieux pour saluer mon entrée dans le monde.

«Elle est belle comme l'aurore, dit Maman. Elle nous apportera le bonheur.» Deux jours plus tard, on me porte à l'église. On me baptise Aurore.

Je suis la troisième de ma famille. Il y a d'abord mon frère Wilfrid, puis ma sœur Rosée-Hélène. À l'âge de cinq ans, j'ai déjà deux autres sœurs, Thérèse et Espérance et un autre frère, Gabriel. Pour moi, la famille comprend aussi Grand-Mère et Pépère. Ils vivent tout près de chez nous dans une grande maison. Il y a aussi Oncle Germain et son épouse, Tante Marguerite. Ils habitent de l'autre côté du chemin.

Nous vivons tous sur la terre de Pépère. Elle est divisée en quatre lots. Mon oncle Joseph se construit une maison sur le quatrième lot. Il va déménager l'année prochaine, après son mariage à sa belle Jeannette. Trois autres tantes se sont mariées à des fils de cultivateurs. Elles vivent sur des terres voisines. J'ai aussi une autre tante qui s'est établie à la ville avec son mari. Je les connais peu, car il est difficile de voyager.

Du côté de Maman, je n'ai aucune famille. Mes grands-parents maternels se sont mariés sur le tard : Grand-Mère Drouin avait 43 ans,

et Grand-Père Drouin, 56. Deux ans plus tard, Grand-Mère Drouin mettait au monde sa seule et unique enfant, Marie-Louisa, ma mère.

Maman a toujours été très choyée par ses parents. Par contre, elle aurait bien aimé avoir des frères et des sœurs. Quand elle et Papa ont parlé de mariage, elle lui a dit : «Nous aurons beaucoup d'enfants.» Papa était bien d'accord.

Grand-Père Drouin est décédé quelque temps avant la naissance de Rosée-Hélène. Grand-Mère Drouin nous a quittés peu après mon premier anniversaire. «Juste comme tu commençais à marcher et à parler», m'a souvent dit Maman.

Je dois aussi vous présenter la famille Sabourin. Cette famille demeure au bout du rang. Ma parenté et la famille Sabourin, c'est tout mon monde. On se visite, on s'entraide, on s'aime. On est heureux. Pour moi, la vie, c'est simplement cela. Il y a toujours quelqu'un pour m'aimer et pour prendre soin de moi. Alors, je ne me préoccupe de rien.

Presque tous les dimanches, Papa nous emmène à la messe à l'église du village. L'été, il attelle la jument au buggy. L'hiver,

nos chevaux font glisser la berline sur la neige. Nous adorons ces promenades. Au retour, on se rend chez Grand-Mère St-Louis qui prépare toujours un bon repas pour la famille. Ce que je préfère, ce sont les beignets à la gelée.

Seule Grand-Mère peut les faire si bons.

À l'heure du dessert, elle apporte fièrement ces beignets tout ronds sur un plateau. Ils sont tout dorés et remplis, comme par magie, de bonne gelée de pommes rouges. Je ne peux pas me rassasier de manger ces beignets.

À mesure que les beignets disparaissent, on voit le plateau de plus en plus.

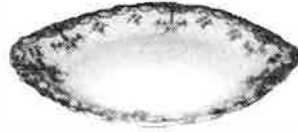
C'est un plaisir de contempler ce beau plateau. Je ne sais trop comment il est arrivé dans ma famille. Il a été légué de mère en fille depuis plusieurs générations. C'est un beau plat de porcelaine blanche avec de jolies fleurs bleues peintes tout autour, comme une belle dentelle. J'aime beaucoup glisser mes doigts sur sa forme ovale et sentir son rebord dentelé.

«Attention à mon beau plateau, ma petite Aurore, dit Grand-Mère, c'est un plateau venu d'Angleterre et il m'est très précieux. D'autant plus que c'est un des rares souvenirs de ma mère.»

Je fais bien attention. Je trouve Grand-Mère bien bonne de sortir ce précieux plateau chaque dimanche. Il est tellement plus beau que nos plats de granit. Grand-Mère y sert presque toujours le dessert. Il lui arrive aussi d'y servir fièrement une belle grosse poule dorée.







1919

## *La grippe espagnole*

À partir de 1919, les jours calmes sans histoire nous quittent. Petit à petit, je réalise à quel point la vie est précieuse et fragile.

Les adultes qui m'entourent sont tous devenus inquiets. On parle d'une grippe, d'une très vilaine grippe. C'est la grippe espagnole. Cette grippe a tué plusieurs personnes au pays et elle est maintenant dans notre village. C'est une grippe qui a tué des familles entières. Parfois, des parents meurent et laissent leurs enfants orphelins. Parfois, les enfants meurent, et ce sont alors les parents qui deviennent inconsolables. On parle d'une famille où tous sont décédés, sauf un petit garçon de six ans. Je me dis que ce doit être terrible de rester tout seul quand toute sa famille est morte.

Dans mon monde, la famille Sabourin est la première frappée. Papa a grandi avec Jacques, le père. Jacques avait épousé Agnès. Malheureusement, elle est décédée en donnant naissance à leur premier enfant, Aurèle. La mère de Jacques est venue vivre avec eux. Elle s'est occupée du bébé, et aussi du père. Il avait beaucoup de chagrin. Elle est décédée à son tour alors que le petit Aurèle avait cinq ans. Jacques a vécu seul avec son fils jusqu'à ce qu'il rencontre la douce et belle Angélique. Il l'a épousée et le bonheur est revenu dans sa maison. Jacques et Angélique ont eu quatre enfants. Ils ont trois belles petites filles : Angéline, six ans et les jumelles, Ange-Aimée et Marie-Ange, cinq ans. Raphaël, le dernier-né, a deux ans.

Parfois le dimanche après-midi, nous invitons ou nous visitons les Sabourin. Papa dit toujours que Jacques est comme son frère. Maman aime beaucoup madame Angélique, et moi, j'aime beaucoup les jumelles. Les trois petites Sabourin sont venues demeurer avec nous lorsque leur mère a accouché du petit Raphaël. Elles sont si belles avec leurs yeux bleus et leurs beaux cheveux blonds bouclés. J'aimerais leur ressembler. Mais Maman dit que les petites brunes sont aussi jolies... si elles sont sages et gentilles. Maman dit aussi que

madame Sabourin et ses petites filles portent bien leur nom. Elles font penser à des anges tellement elles sont douces et aimables. Le petit Raphaël aussi ressemble à un chérubin avec sa tête blonde toute frisée.

Le petit Raphaël est le premier à mourir de cette affreuse grippe espagnole. Papa est entré un midi pour annoncer cette triste nouvelle à Maman. Elle s'est mise à pleurer en silence. Je crois qu'elle a pleuré tout l'après-midi.

Ordinairement, lorsqu'il y a un décès dans une famille, on la visite pour offrir ses condoléances et pour prier le Bon Dieu au corps. On apporte des sandwiches, des beignes ou un gâteau pour aider les gens éprouvés. La famille du défunt place une couronne de branches de sapin ou d'épinette sur la porte de la maison. On place une grande boucle noire ou violette sur la couronne. Tout le monde connaît le sens de ce symbole.

Maintenant, il y a des couronnes sur les portes de plusieurs maisons du village. Personne n'ose aller visiter les familles en deuil. La grippe espagnole est très contagieuse. C'est presque la panique. Il faut être très prudent pour enterrer les morts. On essaie de

désinfecter partout avec de la chaux et du soufre. Les victimes de l'épidémie sont quand même de plus en plus nombreuses. L'inquiétude grandit dans tous les cœurs.

Ce soir-là, Maman mentionne à Papa :

— J'aimerais beaucoup traverser chez Angélique. Elle doit avoir beaucoup de chagrin.

— Non, dit Papa très fermement, c'est trop risqué. Tu dois penser à nos enfants, surtout à ton bébé.

Je ne savais pas que Maman était enceinte.

Deux jours plus tard, Papa sort tôt le matin pour aller traire ses vaches. Il rentre très vite les larmes aux yeux. Oncle Germain était venu lui annoncer que la petite Angéline avait été emportée par la grippe au cours de la nuit. De plus, Angélique était au lit avec une grosse fièvre. «C'est terrible pour Jacques, dit Papa. Il ne pourra pas supporter de perdre sa deuxième femme.»

Le destin cruel emporte la douce Angélique le jour même. Le bon monsieur Jacques meurt quelques jours plus tard. Le pauvre Aurèle va vivre au village avec l'unique frère de son père.

Les jumelles vont vivre à la ville chez la parenté de leur mère. En moins d'une semaine, la vie de la famille Sabourin avait été basculée.

Pour la première fois de ma vie, je sens un bien gros chagrin. Je me dis que Marie-Ange et Ange-Aimée doivent être bien malheureuses. Elles doivent avoir très peur loin de toute leur famille. Je regarde mes parents qui pleurent et qui semblent tout angoissés. J'ai très peur. Est-ce que la méchante grippe va venir chez nous aussi? Papa et Maman tentent de nous rassurer. Mais je crois qu'ils ont encore plus peur que nous, car ils réalisent bien davantage l'ampleur du drame.

Ce soir-là, Maman nous serre très fort dans ses bras. Elle nous borde dans nos lits. Elle nous embrasse en pleurant. Le lendemain matin, elle ne se lève pas, et Papa nous amène tous chez Grand-Mère. «Il faut que Maman se repose, a-t-il dit. Elle a une forte fièvre et elle respire difficilement. Je pense qu'elle a une pneumonie.»

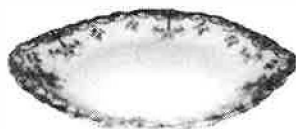
Je ne sais pas que tous ces symptômes sont ceux de la grippe espagnole. Je ne pose pas de questions. Mais je me demande bien si Maman va mourir comme madame Angélique. Quand Papa rentre le soir avec ses épaules

toutes courbées, ses yeux rougis et sa voix rauque, je sais que Maman est partie. Elle avait 28 ans. Elle attendait son septième enfant. Et moi, je n'ai que cinq ans. Ma première enfance, si douce et si simple, est vraiment finie.

Papa ne nous laisse pas voir Maman. «C'est trop dangereux, dit-il. Il faut regarder dans votre cœur et retrouver le visage de Maman. Il faut regarder au ciel et la voir avec le Bon Dieu. Elle est là maintenant.»

Avec Oncle Germain et Oncle Joseph, Papa transporte le corps de Maman au cimetière où ils l'enterrent. On ensevelit les morts rapidement pour éviter la contagion. Monsieur le Curé ne peut pas dire une messe pour chaque défunt, alors il fait des funérailles collectives. Toutes les familles sont frappées par ce fléau. Il y a tant à faire pour réorganiser les vies. On ne peut pas passer beaucoup de temps à pleurer même si, au fond du cœur, on porte un immense chagrin.





1919

## *Le déménagement*

Après l'enterrement, Papa retourne dans notre maison. Il couvre les murs de chaux. Il brûle du soufre, surtout dans la chambre de Maman, pour détruire les microbes. Il faut tout désinfecter. Ses frères et Tante Marguerite lui prêtent main forte pour le grand nettoyage. Dehors, ils font un feu sous une grande cuve remplie d'eau. Ils lavent tous nos vêtements, les draps, les couvertures. Même nos paillasses de plumes sont brossées et étendues au soleil. Puis Papa brûle les vêtements et le linge de lit que Maman avait utilisés durant ses derniers jours. Ensuite, il vient nous chercher.

À la maison, Papa nous rassemble autour de la table. Tout semble tellement solennel. Nous ne reconnaissons plus Papa et nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes.

«Mes enfants, il nous faut être très courageux. Notre vie est bien changée, mais nous sommes très chanceux. Pensez aux Sabourin. Quatre sont morts, et ceux qui restent sont séparés. C'est bien triste d'avoir perdu Maman, mais nous sommes encore ensemble. Et je ne veux pas nous séparer.»

Ouf! Je soupire de soulagement. J'avais tellement peur que Papa nous envoie très loin comme les petites jumelles.

«J'ai parlé à vos grands-parents, continue papa. Nous allons tous emménager avec eux. Gabriel, lui, demeurera avec Tante Marguerite et Oncle Germain. Ils n'ont pas d'enfants et seront très heureux de l'avoir. Il sera toujours votre petit frère. Nous pourrons le voir tous les jours. Ce serait trop pour Grand-Mère de s'occuper de nous tous et du bébé. Rosée-Hélène et Aurore, vous êtes mes grandes filles. Vous allez aider Grand-Mère et vous occuper de vos petites sœurs. Vous serez très sages, n'est-ce pas, mes petites? Wilfrid, tu es presque un homme — il a à peine huit ans! Tu pourras travailler avec moi, Pépère, Oncle Germain et Oncle Joseph. Nous serons une plus grande famille maintenant. Nous serons plus nombreux pour prendre soin les uns des autres. C'est cela

que Maman veut que nous fassions. Elle veut nous voir heureux comme avant.»

Je ne sais pas comment Papa fait pour nous parler ainsi. Ses yeux sont tout rouges. Sa voix est brisée et saccadée. Tout cela a dû être très pénible pour lui. Je pense qu'il doit être très fort, très courageux. Alors, je décide que, moi aussi, je serai forte et courageuse.

Oui, je commence vraiment à vivre cette semaine-là. C'est un peu comme si j'arrivais dans le monde. La petite fille insouciante que j'avais été jusque-là sort de l'enfance. Cette terrible épreuve fait de moi une enfant responsable. Peut-être que je saisis un peu la grandeur et la fragilité de la vie.

Papa nous fait choisir les choses que nous voulons apporter chez Pépère. Bien sûr, nous voulons tout conserver. Comme nos biens sont peu nombreux, ce n'est pas un problème. Nous voulons surtout apporter les belles courtèpointes que Maman avait cousues pour nos lits pendant l'hiver. Elles sont pleines de couleurs. On est bien au chaud quand on se glisse dessous. On se sent tellement protégés, tellement en sécurité.

Avec mes oncles, Papa transporte tout chez mes grands-parents. Nous autres, nous prenons simplement nos quelques trésors. Nous les apportons dans notre nouvelle demeure. La maison de Pépère est beaucoup plus grande que la nôtre. Elle avait été construite par son grand-père. Il l'avait ensuite léguée à son père. Au fil des ans, chacun y avait fait des rallonges pour abriter sa nombreuse famille.

Grand-Mère organise une chambre pour les filles, avec deux grands lits. Je couche avec Thérèse. Rosée-Hélène s'occupe de la petite Espérance. Grand-Mère installe nos courtepointes sur les lits. On se sent tout comme chez nous. Pour nous, nos courtepointes sont le symbole de la présence de Maman. Souvent le soir, je tire la courtepointe jusqu'à mes yeux. J'imagine que Maman nous enveloppe de ses bras.

Wilfrid et Papa ont aussi une chambre avec leurs lits et leurs courtepointes. C'est dans cette chambre que Papa accroche sa photo de mariage. C'est la seule photo que nous avons de Maman. En la regardant, les larmes nous montent aux yeux, mais Papa répète toujours : «Nous sommes vraiment chanceux.» Il le dit tellement souvent que je commence à y croire.

De fait, nous sommes chanceux. Au village, la grippe espagnole continue de faire des ravages et certaines familles sont beaucoup plus touchées que la nôtre. Il y a maintenant tellement de veufs, d'orphelins et de vieillards laissés seuls. Partout, il y a des regroupements de familles pour aider les survivants.

Plusieurs maisons sont vides. Certaines familles, moins éprouvées, sont assez généreuses pour prendre des orphelins. D'autres qui ont perdu de leurs propres enfants prennent ceux de leur parenté ou de leurs voisins disparus. Malgré cette grande générosité, certains orphelins sont envoyés à l'orphelinat. Certains grands-parents sont envoyés à l'hospice. Cela me semble terrible. Alors, Papa a bien raison de dire que nous sommes chanceux.







1919

## *Des souvenirs pour la vie*

Le lendemain de notre installation chez Pépère, Papa prend la petite Espérance dans ses bras. Il nous dit : «Venez, mes enfants, il nous reste deux choses à faire pour Maman.» Nous traversons chez nous. Derrière la maison, Papa nous montre cinq beaux petits arbres. Ils viennent tout juste de bourgeonner avec le soleil du printemps.

«Vous vous souvenez des pépins de pommes que Maman avait semés?» Je ne me souviens pas, mais Papa prend le temps de nous expliquer :

— Votre mère aimait beaucoup le jardinage et elle réussissait très bien. Il y a deux ans, à Noël, nous avons reçu en cadeau de très bonnes pommes. Maman a semé les pépins

dans un pot de terre. Les pépins ont germé et bientôt de jolies petites pousses sont apparues.

— Oui, oui, je me souviens, dit Wilfrid. C'étaient les petits pommiers de Maman. Elle a dit qu'un jour on aurait de bonnes pommes rouges.

— Nous aurons sûrement de belles grosses pommes, répond Papa, car nous allons apporter les pommiers de Maman chez Pépère.

Nous transplantons les jeunes pommiers chez Pépère. Papa en place un devant la maison et les quatre autres dans la cour arrière. Il ajoute du fumier pour faire un bon engrais. Il les rechausse pour bien protéger leurs racines. Les petits pommiers ont l'air solides et fiers. Papa met des tuteurs pour qu'ils poussent bien droit.

Quelques années plus tard, nous avons récolté des pommes de Maman. Je n'ai jamais su le nom de ces pommes. Pour nous, c'étaient les pommes de Maman. Nous en avons mangé à l'année. Grand-Mère faisait les meilleures tartes aux pommes qu'on puisse imaginer. Elle faisait aussi de bons gâteaux aux pommes, de la compote, et surtout sa merveilleuse gelée. Elle remplissait les beignets de cette gelée. Elle les servait sur le beau plateau que j'aimais

tant. Rien qu'à y penser, l'eau me vient à la bouche. Il me semble que leur arôme me chatouille encore les narines.

Les pommiers transplantés, Papa nous ramène chez nous. «Il faut aussi transporter les rosiers de Maman près de notre nouvelle maison», dit-il. Les rosiers de Maman étaient sa fierté et sa joie. Elle semblait avoir un don pour faire pousser de belles roses rouges, jaunes, roses et blanches. Tout l'après-midi, nous travaillons avec Papa pour faire une belle haie de rosiers chez Pépère. Grand-Mère aussi aime beaucoup les roses. Par contre, elle ne semble pas très douée pour leur culture. C'est donc Papa qui s'occupera des rosiers.

Pendant que nous travaillons, Papa passe souvent ses manches de chemise contre ses yeux et ses joues. Il a une si grosse peine, mais il doit continuer. Il choisit deux des plus beaux rosiers et les place dans une boîte avec beaucoup de bonne terre.

«Ces deux-là, nous ne les planterons pas ici. Quand le danger de la grippe sera passé, je vous emmènerai au cimetière. Nous les transplanterons près de la tombe de Maman. Comme ça, elle aura toujours des roses rouges et roses, celles qu'elle préférait.»

Si cette journée de jardinage a remué beaucoup de terre, elle remue aussi nos émotions. Nous rentrons pour le souper, fatigués et tristes. Mais, en entrant dans la cuisine, un parfum de fête nous accueille. Je me sens tout émue en voyant sur la table le beau plateau du dimanche avec mes beignets préférés.

— Oh! Grand-Mère, comme vous êtes gentille! Vous rendez la maison joyeuse comme un dimanche.

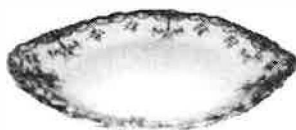
— C'est spécial aujourd'hui, ma petite Aurore. C'est la journée de notre adoption. Vous m'adoptez, et je vous adopte.

Pour nous, l'adaptation chez mes grands-parents s'est faite assez facilement. C'est vrai que nous n'avons pas vraiment été déracinés comme tant d'autres enfants. Nous sommes encore avec ceux que nous connaissons, que nous aimons et qui nous aiment. Bien sûr, il nous manque Maman. Mais Grand-Mère, Tante Marguerite et Papa s'efforcent de la remplacer, de ne pas nous laisser sentir le grand vide. Nous sommes orphelins de mère, mais nous ne sommes pas orphelins d'amour.

C'est certain que celui qui souffre le plus, c'est notre père. Mais il ne se plaint jamais. Il ne pense pas à lui. Il ne pense qu'à soulager notre souffrance et il réussit bien.







1919

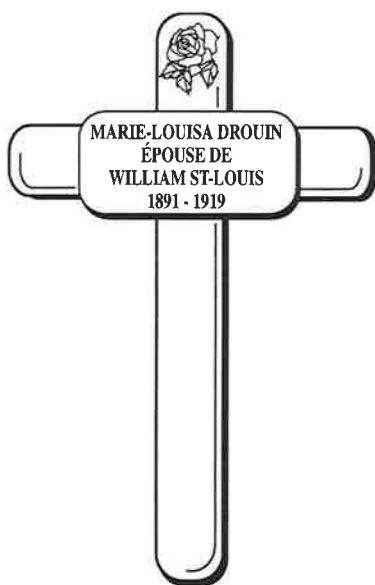
## *Des rosiers pour Maman*

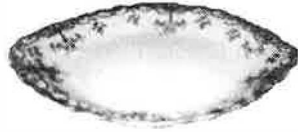
Environ deux mois après la mort de Maman, je célèbre mon sixième anniversaire. Habituellement, on ne célèbre pas les anniversaires. Pourtant, au dîner, Grand-Mère place son beau plateau devant moi. Sur ce plateau, comme vous le devinez bien, il y a une montagne de délicieux beignets à la gelée. Par la suite, à chacune de nos fêtes, elle prend plaisir à nous présenter un beau dessert sur son plateau du dimanche.

Cet après-midi-là, Papa me dit : « Nous allons faire quelque chose de spécial pour ta fête, Aurore. » Il va chercher Gabriel chez Tante Marguerite. Nous nous installons tous dans le buggy pour aller au cimetière. Nous transplantons les deux derniers rosiers de Maman. Puis, Papa dit : « Ma femme, je veux

te dire merci de m'avoir donné six beaux enfants. Et vous, les enfants, vous devez la remercier de vous avoir donné la vie. Il faut penser qu'elle est avec nous d'une autre façon. Elle veille sur nous et elle nous protège.»

Ensuite, nous aidons Papa à enfoncer une grande croix blanche sur la tombe de Maman. Il l'avait fabriquée lui-même. Il avait écrit avec de la peinture noire :





1920

*Et la vie continue*

Ma deuxième enfance est presque aussi heureuse que la première. Je suis profondément marquée, non seulement par la mort de Maman, mais aussi par la grande tragédie de la grippe espagnole. Heureusement, j'ai été marquée dans le bon sens. Je ne suis pas amère. J'ai une grande soif de vivre, d'être près de ma famille, de l'aimer. Le sens des responsabilités, comme le sens d'appartenance, est très fort chez moi. Ça ne peut pas en être autrement en ces temps difficiles. Chacun doit prendre sa part des tâches, de la besogne, du fardeau.

Il y a toujours beaucoup à faire dans la maison et sur la ferme. Mes sœurs et moi aidons Grand-Mère. Nous soignons les poules, nous levons les œufs et nous rentrons le bois de chauffage. Wilfrid aide à nourrir et à nettoyer

les porcs, les chevaux et les vaches, de même qu'à traire ces dernières.

C'est le printemps. Les hommes s'occupent des labours. Nous commençons à penser au jardin, à faire des couches chaudes. Ce travail de jardinage nous tient occupées pendant l'été et l'automne. Il faut récolter des pommes de terre, des oignons, des navets, des choux et des carottes pour plusieurs mois. Dans le caveau, on réussit à les conserver presque tout l'hiver. Grand-Mère fait de grandes tresses d'oignons qu'elle suspend au mur. Nous semons aussi des concombres, des tomates et du maïs, mais nous ne réussissons pas à les conserver. Plus tard, nous apprendrons à les mettre en conserves. Ainsi, nous avons de bonnes réserves pour toute la saison froide.

En septembre, je prends enfin le chemin de l'école avec Wilfrid et Rosée-Hélène. Nous y allons quand il n'y a pas de corvées à la ferme et quand la température est assez clémente. Il faut marcher plus de deux milles pour s'y rendre. L'hiver, nos chaussures ne sont pas assez bonnes pour prendre la route chaque jour. Malgré tout, j'apprends à lire assez rapidement. C'est une des grandes joies de ma vie.

À la maison, je crois que nous n'avons que deux livres : l'*Almanach du peuple* et l'*Histoire sainte*. L'*Almanach du peuple* est très difficile et pas du tout intéressant pour une petite fille. Je peux bientôt réciter l'*Histoire sainte* par cœur tellement je la lis et la relis. Heureusement, il y a des livres de lecture et une trentaine de livres de bibliothèque à l'école. Je les lis tous au moins trois fois.

Je fréquente l'école pendant six années. J'aime beaucoup l'école. J'aimerais bien devenir institutrice comme mademoiselle Lemieux. Je sais pourtant que les élèves de la campagne doivent quitter l'école tôt pour aider leurs parents.

La vie s'écoule paisiblement chez mes grands-parents. Nous travaillons dur et nous ne manquons de rien. Nous nous sentons toujours protégés. Comme Pépère vieillit beaucoup, Papa prend la ferme en main. Il laisse son vieux père faire ce qui lui plaît. Papa cherche des moyens de gagner un peu d'argent. L'argent est rare en ces dures années d'après-guerre. Il refuse de vendre notre petite maison. Alors, il la loue à un jeune couple. «Plus tard, l'un de vous s'y établira, nous dit-il. Je veux que cette maison reste toujours pour notre famille.»

L'argent du loyer de la maison sert à payer les taxes sur la ferme de Pépère. Il n'est pas question de s'en servir pour autre chose. Il faut tenter de faire un peu d'argent ailleurs. Papa élève donc des animaux qu'il vend à l'occasion pour la viande. Il vend aussi des œufs, du lait et de la crème.

Pour augmenter les revenus, on fait du beurre. C'est toujours une partie de plaisir pour nous de baratter ce bon beurre si frais. Grand-Mère nous apprend à le mouler en belles mottes. Plus tard, nous le moulerons en beaux blocs d'une livre.

La ferme nous donne presque toute la nourriture dont nous avons besoin : la viande, les légumes, les produits laitiers et céréaliers. Oncle Germain sème de l'avoine et du blé qu'il fait moudre au village. Ainsi, nous avons la fleur d'avoine pour la soupaine du matin et pour les merveilleux biscuits d'avoine de Grand-Mère. Nous l'utilisons aussi pour nourrir les poussins que nous élevons. Grand-Mère se sert de la fleur de blé pour tous ses bons desserts, mais surtout pour le pain.

Chaque semaine, Grand-Mère fait la boulange. C'est pour nous un jour de joie. Elle approche son pétrin du poêle à bois, et nous la regardons

pétrir et repétrir la pâte. Parfois, la levure a tant de force qu'elle soulève le couvercle du pétrin. Nous nous amusons bien, mes sœurs et moi, à imaginer que la pâte est un gros bonhomme drôle. Il soulève le couvercle avec ses bras très musclés. On dirait qu'il nous regarde par la fente en riant.

Grand-Mère nous demande de l'aider lorsqu'elle n'est pas trop pressée. «Les p'tites filles, allez vous laver les mains et venez dégonfler la pâte.» C'est tout un plaisir pour nous de donner de grands coups de poing dans la pâte et de la voir s'affaisser avec de grands soupirs.

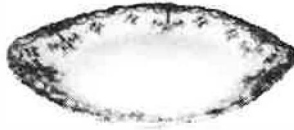
Très tôt, j'apprends à aider Grand-Mère à façonner les pains et à les mettre dans les moules. Le pain sort ordinairement du four juste avant le souper. Rien n'est plus réconfortant que la vue et l'odeur d'une belle fournée de pains chauds et dorés. De fait, je crois que je n'ai jamais trouvé de maison plus accueillante que celle où l'on vient de sortir le pain du four.

Parfois, lorsqu'elle boulanges, Grand-Mère garde une partie de la pâte. Elle la roule avec son rouleau à pâte. Ensuite, elle la découpe en rectangles. Au milieu des rectangles, elle fait une grande fente. Lorsque ces galettes

sont bien levées, elle les fait frire dans de la graisse chaude. Nous les arrosons du sirop d'érable que nos hommes ont fait au printemps. C'est presque aussi délicieux que les beignets à la gelée de pommes... surtout si Grand-Mère les sert sur mon plateau préféré.

Notre ferme produit presque tout ce dont nous avons besoin. Il faut toutefois faire des achats. Nous devons nous procurer de l'huile pour les lampes de la maison et les fanaux de l'étable. Nous allons chercher le médecin quand quelqu'un est très malade. Il arrive qu'on doive payer un médicament. Papa achète régulièrement de la mélasse, du sucre et des chaussures au magasin général. Ah! Le sucre et les chaussures! Il faut que j'en parle...





1923

## *L'histoire du sucre*

Les années d'après-guerre sont particulièrement difficiles. La pauvreté est grande. L'argent est rare et certains produits le sont aussi. Le sucre en particulier est plus que rare. Cela est très pénible pour Grand-Mère qui est une vraie spécialiste des desserts. Elle fait plusieurs desserts sans sucre avec les pommes et les petits fruits que nous ramassons l'été. Elle fait aussi des gâteaux et des biscuits à la mélasse que nous dévorons. Mais comment peut-elle faire des confitures et de la gelée de pommes sans sucre?

Un jour, un colporteur — qu'on appelait *peddleur* — frappe à notre porte avec une poche de sucre sur ses épaules.

— Cent livres de sucre, mes bonnes gens!  
Oui, cent livres de sucre pour seulement cinq piastres! J'ai acheté une grosse cargaison de sucre à Montréal. J'en ai plein mon camion. Venez goûter! dit-il en ouvrant la porte.

Nous passons un doigt sur notre langue pour le tremper ensuite dans le sucre.

— Du vrai bon sucre! s'exclame Grand-Mère. Philias, il faudrait bien en acheter quelques poches...

Pépère, Grand-Mère et Papa voient leur bas de laine et rassemblent leurs économies. Ils ont 24 piastres. Je ne savais pas que nous étions si riches!

— Il faudra se priver d'autre chose, dit Pépère, mais je crois qu'on devrait profiter de la chance et acheter du sucre pour longtemps. On pourra en passer à nos autres enfants.

— Pour 24 piastres, mon bon monsieur, dit le vendeur, je vous laisse six poches de sucre.

— Six poches! Une vraie *bargain*! Le sucre est si rare et si cher! On les prend, eh, Philias?

Le marché est vite conclu. C'est une grande joie lorsque Papa range toutes les poches de

sucre dans la chambre de mes grands-parents. Nous n'avons plus un sou, mais nous nous sentons riches. Nous savons que Grand-Mère pourra toujours faire de bons beignets à la gelée et toutes sortes de bons desserts. Dans les jours qui suivent, elle se fait un devoir et une joie de préparer de bonnes pâtisseries. Tout se gâte vers la quatrième journée. Ma petite sœur est servie la première. Elle recrache sa bouchée en grimaçant et en pleurnichant.

— Mais, Grand-Mère, pourquoi est-ce que vous avez fait une tarte si salée?

Nous goûtons tous à la tarte. Elle n'est pas mangeable. Papa se lève rapidement et court à la chambre. Nous le suivons. Il goûte le sucre... qui s'était transformé... en sel! Vite, Papa ouvre toutes les autres poches. Le dessus de chacune est sucré mais sous quelques pouces de sucre, on commence à goûter le sel.

— Le salaud! dit Pèpère. Il nous a vendu du sel! On s'est bien fait avoir.

— C'est un fin filou, dit Papa. Il a abusé de notre confiance! On aurait dû être plus prudent. Mais, ce n'est pas à nous de le juger. C'est

sans doute un pauvre gueux qui tire le diable par la queue pour faire vivre sa famille, comme chacun de nous.

Puis, nous regardant très sérieusement, il ajoute :

— Ce qu'il a fait est malhonnête. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on peut ainsi tromper les autres... Mais, il faut lui pardonner.

Grand-Mère retire le sucre sur le dessus de chacune des cinq poches non entamées.

— J'en ai à peine 35 livres, dit-elle.

On sent une grande déception dans sa voix. Quant au sel... Eh bien, nous en avons 560 livres. On aura du sel pour quinze ans au moins. Grand-Mère fait de la saumure pour les barils de cornichons et de lard salé. Papa en donne même aux vaches, car il dit que c'est bon pour elles.

Toutes les économies de la famille sont passées à l'achat du sucre. C'est tout un drame. Je crois que, pour mon père et mes grands-parents, c'est toute une humiliation de s'être fait prendre ainsi. D'autres familles des environs ont aussi été victimes de cette

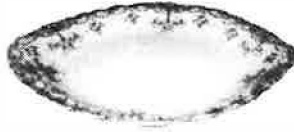
supercherie. Ceux qui, faute d'argent, n'ont pas pu acheter du sucre ce soir-là se sont trouvés chanceux dans leur malchance. Chose certaine, le rusé colporteur ne s'est jamais remontré la face dans notre village.

Plusieurs années plus tard, nous reparlions de ces poches de sucre salé.

Même si le sucre et l'argent sont rares, nous ne manquons jamais de nourriture. En plus des produits de la ferme, nous avons souvent du poisson frais. Notre petit village de l'Est ontarien longe la rivière des Outaouais. Tous les hommes de ma famille sont de bons pêcheurs. Papa va parfois vendre le surplus de poisson au village. À cinq cents la livre, ça ne rapporte pas une fortune, mais comme dit souvent Pépère : «Les cennes font les piastres.»







1927

## *L'histoire des rubbers*

Nous ne connaissons pas le luxe, mais notre table est toujours assez bien garnie. Nous ne manquons pas de vêtements non plus. Grand-Mère est une excellente couturière. Ses sœurs de la ville lui apportent, quelques fois par année, des poches de vêtements usagés. Elle les découd, les lave, les presse, les retaille et les recoud. La plupart du temps, elle utilise l'envers du tissu qui a l'air plus neuf. Elle confectionne ainsi des jupes, des robes, des pantalons et des manteaux. Je n'ai pas eu de vêtements du magasin avant l'âge de 15 ans. Ce n'est pas un problème. Nous sommes toujours assez bien habillés. Grand-Mère tricote bien et nous enseigne très tôt cet art.

Pour les chaussures, c'est une autre histoire. Oui, c'est toute une histoire de chausser sa famille quand on n'a pas d'argent. L'été, c'est

un demi-mal, car nous allons presque toujours pieds nus. Ainsi, une paire de souliers dure longtemps et est transmise d'un enfant à l'autre. Mais, à l'hiver et au printemps, c'est un gros problème de se garder les pieds au sec et au chaud. Nous portons des bottines de feutre noires par-dessus nos longs bas de laine tricotés. Ces bottines sont assez chaudes et pratiques pour la neige dure et sèche. Elles ne sont pas très étanches pour la neige mouillée, pour la gadoue — qu'on appelait la *sloche* — et pour la boue du printemps. Les hommes ont des bottes parce qu'ils travaillent toujours à l'extérieur. C'est très dispendieux. On ne peut pas tous penser à en avoir une paire.

Avec Grand-Mère, Rosée-Hélène et moi avons appris à faire une multitude de choses. Vers l'âge de 14 et 13 ans, nous sommes déjà de "bonnes femmes de maison", comme dit fièrement Papa. Les voisines et les femmes du village nous demandent souvent de l'aide, surtout après un accouchement. On nous donne parfois 25 cents par jour.

C'est alors que je me suis mise à rêver de m'acheter des *rubbers* comme j'en avais déjà vu au magasin général. Les filles plus riches en portent toutes. Ils coûtent trois dollars la paire. On peut aussi les acheter directement

à la ville. Papa va quelquefois à la ville et il pourrait m'en rapporter une paire.

Ce rêve me donne beaucoup d'ardeur au travail. Mais, c'est bien difficile d'économiser quand, à tout moment, on manque d'argent à la maison.

L'année de mes 14 ans est très pénible pour moi et pour ma famille. La température n'est pas clémente, et les récoltes en souffrent beaucoup. Toute la production a baissé. Au printemps, presque tous nos veaux sont morts d'une mystérieuse maladie quelques jours après leur naissance. Mignonne, notre bonne vieille jument, s'est endormie pour toujours après de nombreuses années de bons services. Nous étions bien obligés de la remplacer.

Oui, tout allait mal cette année-là. Même Papa semblait parfois découragé. Pour comble de malheur, Rosée-Hélène tombe gravement malade. Papa doit aller chercher le médecin. Rosée-Hélène a la polio. C'est tout un drame. Le bon Dr Gaboury accepte d'être payé avec des produits de la ferme. Cependant, il faut payer les médicaments, et nous sommes vraiment à court d'argent. Mes pièces de 25 cents disparaissent donc plus vite qu'elles n'apparaissent.

Grand-Mère prend grand soin de Rosée-Hélène. Elle lui fait des massages avec de l'huile camphrée. Elle enveloppe ses jambes de compresses chaudes et humides. Elle fait chauffer des briques qu'elle place dans son lit pour la garder bien au chaud. Papa se rend compte que c'est une surcharge de travail pour sa vieille mère.

«Écoute, Aurore, me dit-il un dimanche, en revenant de la messe. Je sais que tu aimes beaucoup l'école. Par contre, je pense que ce serait mieux de rester à la maison pour aider Grand-Mère. Avec Rosée-Hélène au lit, la tâche est trop lourde pour elle. Tu es déjà passablement instruite. Je suis certain que tu pourras te tirer d'affaire dans la vie.»

L'année scolaire ne faisait que débiter. Je sentais que je devais aider ma famille. Seuls les deux petites et Gabriel iraient à l'école maintenant. Wilfrid avait laissé l'école trois ans plus tôt.

Dans les mois qui suivent, Rosée-Hélène prend du mieux. Je peux accepter du travail à la journée à l'occasion. Je me remets donc à rêver de mes *rubbers*. À la fin de novembre, j'ai trois piastres bien comptées. Maintes et maintes fois, je décris à Papa les *rubbers*

que je veux. Comme il doit aller à la ville prochainement, je dessine mon pied sur du papier pour qu'il puisse choisir la bonne grandeur.

Le jour où il part, je suis plus qu'excitée. Mon impatience grandit d'heure en heure. Il me semble que les aiguilles de la grande horloge n'avancent pas. Papa revient toujours tard de ses voyages à la ville. Le lendemain, je dois garder les enfants de madame Gauthier. Je dois alors me résigner à me coucher avant le retour de Papa. Le rêve que je caresse depuis tant de jours continue pendant mon sommeil.

Le lendemain, je suis debout bien avant le soleil et je descends voir mes *rubbers*. Enfin, j'aurai de vrais *rubbers*! En descendant, je vois tout de suite, près de la berceuse, un beau caoutchouc noir et luisant... Mais, mon Dieu, pourquoi Papa les a-t-il choisis si grands et si hauts? Ce ne sont pas des *rubbers* mais de grandes bottes. Je les regarde tout étonnée. Papa, qui déjeune avec mes grands-parents, se lève de table. Il vient vers moi. La main sur mon épaule, il m'explique de sa voix grave :

— Écoute, Aurore, je sais à quel point tu voulais tes *rubbers*. Tu les as bien mérités. Wilfrid doit monter au chantier la semaine

prochaine. Il lui faut absolument des bottes. Je n'ai pas été chanceux dans mes ventes hier. J'ai été obligé de prendre ton argent pour acheter des bottes à ton frère.

— Mais c'était mon argent, Papa! Vous n'aviez pas le droit de faire cela. Vous êtes injuste!

Papa ne répond pas. Il détourne la tête très vite. Je vois tout de même de grosses larmes rouler sur ses joues. Cela me saisit. Je ne l'ai pas vu pleurer depuis la mort de Maman. Je sens que ça doit être très difficile pour lui. Même si je comprends sa situation, je lui en veux très fort. J'enfile vite mon manteau. Je chausse mes vieilles bottes de feutre que je déteste plus que jamais. Je me rends chez madame Gauthier. Même avec toute sa marmaille turbulente, je n'arrive pas à chasser le chagrin. La déception me tiraille le cœur.

Je reviens à la maison à temps pour le souper. En entrant, je crois reconnaître l'odeur du dimanche. Je suis toute surprise de voir au milieu de la table une belle montagne de beignets sur le plateau de Grand-Mère. Chère Grand-Mère! Elle a compris tout le drame, le mien et celui de son fils. C'est sa façon d'essayer d'adoucir un peu notre peine.

«Merci, Grand-Mère! Je pense que votre plateau est magique.»

Et j'ai été capable de faire un faible sourire à mon père. Je n'ai plus jamais parlé de mes *rubbers*... que je n'ai jamais eus.







1928

## *Le retour du printemps*

Au printemps, Wilfrid revient du chantier, heureux et soulagé de retrouver la maison et la famille. Il remet à Papa assez d'argent pour lui permettre de se remettre sur pied. À moi, il remet ce message qui me permettra de toujours avoir le cœur à la bonne place :

— Tu sais, Aurore, je n'en parlerai pas à Papa, mais la vie au chantier est très dure. Je m'ennuyais tellement de vous tous. Parfois, je croyais que mon cœur allait éclater. Il fallait bien que je sois un homme. Alors, pour me consoler, je regardais mes bonnes bottes chaudes. Je pensais à toi, au sacrifice que tu avais fait. Ça me redonnait toujours du courage. C'était un peu comme si tu m'avais accompagné dans le bois.

— Pauvre Wilfrid, ton sacrifice est tellement plus grand que le mien. Nous sommes une famille après tout. Je suis très contente de t'avoir aidé un peu.

Jamais sacrifice ne m'a paru aussi doux. Jamais je n'ai autant ressenti le sens de l'appartenance qui nous unit, le sens de la responsabilité face aux membres de ma famille.

Le printemps est magnifique, et l'espoir revient dans tous les cœurs. Rosée-Hélène reprend ses forces, mais elle boitera pour le reste de sa vie. Le médecin dit qu'elle est bien chanceuse de s'être ainsi rétablie. Nous préparons les semis et nous espérons de bonnes récoltes. Dans l'étable, une dizaine de beaux veaux bien en santé font la fierté de Papa. Les beaux petits poussins du poulailler font la nôtre.





1928

## *Chez les St-Laurent*

Un dimanche, Tante Laurette, la fille aînée de Grand-Mère, arrive de la ville. Elle explique à Papa qu'elle connaît une famille qui cherche une bonne à tout faire. Elle veut "une fille de campagne qui sait travailler et qui n'a pas peur de l'ouvrage". «Il me semble qu'Aurore ferait bien l'affaire», dit Tante Laurette. C'est comme ça que je suis partie pour la ville. J'ai commencé mon service chez la famille St-Laurent.

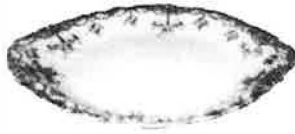
Chez les St-Laurent, je suis logée et nourrie. Il y a huit enfants. Je reçois trois piastres par semaine. En plus, ils me donnent un billet de train pour visiter ma famille une fois par mois. Lors de ma première visite, je suis très heureuse de présenter douze piastres à Papa. Il me regarde en souriant et me dit : «Tu t'achèteras des bottes, ma fille, des belles

bottes d'hiver comme les dames de la ville.»  
Cher Papa! Le sacrifice des *rubbers* lui avait fait encore plus mal qu'à moi.

Je m'achète donc de belles bottes. Madame St-Laurent me donne un manteau et des robes qu'elle ne porte plus. Bientôt, je suis aussi élégante que les dames de la ville. Mais je suis toujours une fille de la terre. Rien ne me fait plus plaisir que ma visite mensuelle à la maison. Mes racines, mes souvenirs, mes peines et mes joies, tout me rattache à ma famille, à notre chez-nous.

À chacune de mes visites, Grand-Mère se fait un plaisir de servir mes desserts préférés... sur mon plateau préféré. Plus que jamais, les desserts ont goût de tendresse, de souvenirs et même de nostalgie. Le plateau me replonge dans mon enfance.





1933

## *Une mauvaise nouvelle*

Je vis chez les St-Laurent depuis cinq ans. Ces bonnes gens m'ont adoptée, et je les ai aussi adoptés. Au cours de ces années-là, tout a beaucoup changé à la maison.

Wilfrid s'est marié et est allé s'installer chez les parents de sa femme. Elle est enfant unique et ses parents tiennent à la garder sur leur terre. Rosée-Hélène et Thérèse se sont mariées aussi et se sont installées sur les terres de leurs maris.

Espérance est maintenant à la ville où elle étudie pour devenir institutrice. Après son départ, Grand-Mère s'est mise à vieillir très vite. Elle semble perdre sa grande vitalité et tout ce qui m'a semblé comme une éternelle jeunesse chez elle. Elle s'est sans doute dit

qu'elle pouvait maintenant vieillir puisqu'elle avait rempli sa mission de nous élever.

Le lendemain de mon vingtième anniversaire, le téléphone sonne chez madame St-Laurent. «C'est pour toi, Aurore. C'est ton père.»

Je suis très surprise. Papa ne me téléphone jamais pour mon anniversaire. Nous n'avons pas le téléphone à la maison. Il faut se rendre au magasin général pour téléphoner.

«Aurore, on aimerait que tu viennes vite. Pépère est mort d'une crise cardiaque ce matin. Il sera enterré après-demain. J'aimerais que tu sois ici.»

Je prends le train du soir et m'empresse d'aller consoler Grand-Mère. Elle semble avoir perdu tous ses moyens. Quand nous portons Pépère en terre, je sens comme un morceau de ma vie qui m'est arraché. Pépère ne parlait pas beaucoup. C'était un homme doux et calme, toujours attentif. Il ne s'imposait jamais, mais on pouvait toujours compter sur lui. Ça me fait très mal de le voir partir.

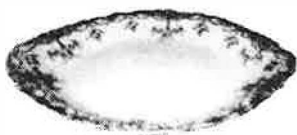
Ce qui me fait encore plus mal, c'est de constater à quel point Grand-Mère souffre. Elle a toujours été forte et courageuse. Maintenant,

elle est comme une pauvre petite vieille toute frêle, toute courbée par l'âge, par les rhumatismes, par le chagrin. Tout semble brisé en elle. À travers ses sanglots, je l'entends dire à sa sœur, Méa : «Qu'est-ce que je vais devenir? J'espère que je ne finirai pas ma vie à l'hospice.»

Tante Méa accepte de passer quelques jours chez nous. Je retourne à la ville... pour y donner ma démission et faire ma valise. Pour moi, il n'y a qu'une chose à faire. Je dois rentrer à la maison. Je dois m'occuper de ma chère Grand-Mère. Elle s'est toujours occupée de moi et de ma famille. Madame St-Laurent comprend la situation. De plus, ses enfants ont grandi et elle a moins besoin de moi. C'est une dame bonne et compréhensive. Elle accepte de me laisser partir en me disant : «Je t'aime comme ma fille, Aurore. Dans la même situation, je voudrais que mes filles prennent la décision que tu viens de prendre.»







1933

## *Mon retour à la maison*

Papa est surpris, mais surtout très heureux de me voir revenir à la maison. «Je suis très, très fier de toi, Aurore», me dit-il.

Pauvre Papa est très affligé par la perte de son père. Il a beaucoup vieilli. Il ne peut pas s'occuper de la ferme et de sa vieille mère.

Grand-Mère, elle, ne cesse pas de me dire :

— Ma pauvre petite fille! Tu sacrifies ton travail et ton avenir pour moi. Je suis contente que tu sois là. Mes jambes faiblissent tellement. Je ne veux pas aller à l'hospice.

— Mettons ça au clair pour de bon, Grand-Mère. Vous ne nous avez pas laissés aller à l'orphelinat. Je ne vous laisserai pas aller à

l'hospice. Et puis, je ne sacrifie rien. Je suis très heureuse d'être revenue auprès de vous. Vous avez encore tant de choses à m'apprendre. Ce que je veux être dans la vie, c'est une femme accomplie comme vous, Grand-Mère. Vous êtes tellement *smarte*. Je veux vous ressembler.

Des larmes de joie et de soulagement roulent sur ses joues. Notre conversation semble beaucoup l'apaiser. Par la suite, notre vie continue un peu comme avant. Maintenant, les rôles sont renversés. Grand-Mère ne peut plus faire de gros travaux. Elle ne peut plus tout prendre en main. Elle peut, par contre, me conseiller et m'enseigner tant de choses. Je veux tout apprendre d'elle. Je veux garder ses connaissances, son savoir-faire, sa sagesse, et surtout ses bonnes recettes. Sous sa direction, je deviens une excellente cuisinière. J'apprends même à confectionner les fameux beignes à la gelée qui m'ont toujours impressionnée.

Un jour que je préparais ces beignets pour le repas du dimanche, Grand-Mère me dit :

— Aurore, le plateau, mon beau plateau, c'est toi qui l'auras. C'est à toi que je veux le donner. C'est le plus beau souvenir que je pourrais te laisser.

— Pour ça, non, Grand-Mère! Mon plus beau souvenir de vous, c'est vous-même. Votre cœur est si grand. Vous nous avez toujours aimés. Mon plus beau souvenir, c'est votre bonté envers nous tous. Rien n'effacera de ma mémoire et de mon cœur tout ce que vous avez fait pour nous. Surtout ce que vous êtes.

Puis, en riant, j'ajoute :

— Mais c'est très vrai que, de tous vos trésors, rien ne peut me faire plus plaisir que votre beau plateau. Je le garderai toujours précieusement comme une part de vous.

En effet, le plateau de Grand-Mère m'a toujours fascinée. Il a pour moi une valeur inestimable. En me le donnant, elle me redonne beaucoup de souvenirs de mon enfance. Elle me remet des tranches de ma vie, des moments précieux au parfum de beignets, mais surtout de tendresse et de bonheur.

Pendant trois ans, je m'occupe de ma grand-mère malade. Quand elle nous quitte, il me reste d'elle bien plus que le précieux plateau. Il me reste son image de courage, de bonté, de don de soi. Il me reste toujours le sentiment d'une présence aimante, rassurante. Il me

reste les mêmes souvenirs, la même image de mon père. Oui, Papa avait vraiment hérité de la force de caractère et d'amour de sa mère.

J'étais très jeune quand Maman est décédée. Je n'avais pas vraiment compris tout le sens de la mort même si j'avais eu un gros chagrin. Les adultes qui m'entouraient ont tout fait pour combler le vide laissé par son départ. Alors, ma vie avait tout de même continué sans trop de souffrance.

Tout est bien différent depuis le décès de Grand-Mère. Je vis un terrible déchirement. J'ai vraiment l'impression d'avoir perdu ma mère et une partie de moi-même. Je sens qu'on m'arrache quelque chose, qu'on m'ampute un membre précieux. Mon cœur fait mal, très mal, pendant très, très longtemps.

Papa meurt quand je commence à me consoler un peu. Je suis à nouveau déchirée, écartelée. Oui, la mort m'apparaît dans toute sa réalité, dans toute sa cruauté. Je laisse couler mon chagrin, mais je ne veux pas qu'il dessine les couleurs de ma vie. J'ai toujours cru qu'il y avait une autre vie, plus belle, sans souffrance, sans séparation. J'ai toujours cru que nos disparus continuaient de nous aimer, de nous accompagner. Je ne peux m'imaginer que

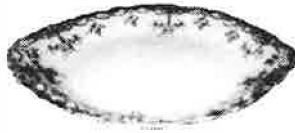
Maman, Pépère, Grand-Mère et Papa ont cessé de nous aimer. Leur amour était très fort. Il ne pouvait mourir. Alors, je décide que ma vie aurait la couleur de l'amour.

J'ai encore toute une famille à aimer, une famille qui s'agrandira avec les années. Oui, j'ai une famille et des amis. Je peux leur servir de bonnes portions d'amour et de joie sur le plateau de l'amitié. Je peux leur servir de beaux desserts sur le plateau de Grand-Mère.

Sur la route tracée par mes ancêtres, je dois marcher la tête haute et le cœur confiant.







1998

## *Épilogue*

J'ai maintenant 85 ans. Vous croyez peut-être que ma vie n'a pas été un roman mais, moi, je crois que j'ai vécu un beau roman d'amour. Ce n'est pas un roman à l'eau de rose, bien sûr, mais un beau roman. Un roman bâti au jour le jour, à coups de courage, de confiance et d'espérance avec le goût de vivre.

Les dernières années de ma vie ont vu partir tous les membres de ma famille. Je me sens un peu comme une survivante. Papa, mes frères et mes sœurs m'ont tous quittée. Je me retrouve seule avec mon cœur plein de souvenirs. Ces souvenirs continuent de me faire vivre. Je continue à les faire vivre chez mes neveux et mes nièces.

Vous comprenez qu'à mon âge, je ne cuisine plus. Mais le plateau de Grand-Mère est toujours là dans ma chambre. Tout comme moi, il est un peu écorché par la vie. Si le cœur vous en dit et si vous désirez connaître les autres chapitres de ma vie après Grand-Mère, venez donc me visiter. On placera le plateau de Grand-Mère sur la table. Bien sûr, il ne vous offrira pas de beignets. Il vous présentera des tranches, des bouchées de la vie que j'ai partagées avec les miens.

Oui, le plateau de Grand-Mère est là devant moi, comme un grand livre où s'est écrite ma vie. Comme un roman au soir de mes jours, je le relis avec un cœur plein de reconnaissance et d'admiration envers tous les miens, envers mon Créateur.





Ce roman est le roman gagnant du troisième  
Concours de l'Est, concours d'écrivains  
amateurs lancé chaque année depuis 1996  
par la Coalition d'alphabétisation francophone  
de l'Est ontarien.

Roman gagnant de 1996  
*Du jour au lendemain* par Joanne Gosselin

Roman gagnant de 1997  
*Cinq enfants disparus* par Hélène Quesnel Sicotte

Roman gagnant de 1998  
*Le plateau de Grand-Mère* par Colette St-Denis



### Distribution

**Centre FORA**  
432, avenue Westmount, unité H  
Sudbury (Ontario) P3A 5Z8  
Tél. : 705•524•FORA (3672)  
Télééc. : 705•524•8535  
Courriel : [ti-guy@centrefora.on.ca](mailto:ti-guy@centrefora.on.ca)  
Site Web : <http://www.centrefora.on.ca>

**Centre d'alphabétisation  
Moi, j'apprends**  
1468, rue Laurier  
Rockland (Ontario) K4K 1C7  
Tél. : 613•446•5312  
Télééc. : 613•446•7898  
Courriel : [sbenoit1@ican.net](mailto:sbenoit1@ican.net)  
Site Web : <http://www.nald.ca>

 **AGMY**  
**MARQUIS**  
Québec, Canada  
1998



**Née à Plantagenet, dans l'Est ontarien,  
Colette St-Denis vit maintenant à Vanier, en Ontario.  
Elle enseigne à temps partiel pour le Conseil scolaire  
catholique du district Centre-Est.**

*J'aime la vie. J'aime beaucoup les enfants.  
Ils rendent le monde tellement plus beau.  
J'aime beaucoup enseigner, surtout la lecture  
et l'écriture. Elles aussi rendent le monde  
plus beau.*

*Quand j'y pense, il n'y a que vingt-six lettres  
dans l'alphabet, vingt-six lettres qui s'unissent,  
qui font équipe, qui complotent, qui se marient  
pour faire surgir, comme par enchantement,  
des millions de mots, des millions d'histoires.*

*Un commencement : 26 lettres.*

*Pas de fin : le pouvoir des lettres est sans limite,  
car la magie est en moi, la magie est en toi.*

— Colette St-Denis